Saint-Tropez
Musée de l'Annonciade

A LA DÉCOUVERTE DES GRANDS MUSÉES DE FRANCE

SAINT-TROPEZ

Il ne faut jamais hésiter à faire tirer son portrait par les photographes forains. Grâce à l'avion de Lindberg, au mur de caserne d'Utrillo, à la balustrade de Colette, on authentifie des souvenirs.

J'étais arrivé à Saint-Tropez par une sorte de diligence à vapeur, et très tard dans la soirée. L'hôtel Sube était complet. N'ayant pas le choix, car il n'existait alors que deux auberges et combien minables, je fus tout heureux de trouver une chambre au bout du quai, près de chez Palmyre.

Mais quel vacarme ! Jusqu'au petit jour le « tapageur » entraîna femmes de peintres et mauvais garçons. Lorsque cessaient les bruits de catastrophe des mandolines et casseroles du prétendu instrument de musique, c'est ce vieux pirate de Palmyre qui, se prenant pour *Frédé du « Lapin agile »*, se mettait à brailler.

Descendu de Paris pour rencontrer Signac, je subissais dès l'abordage les inconvénients de cette petite ville qui devait à son éloignement de la gare et aux difficultés de communication d'être isolée et privée de tout confort.

Au petit matin, j'hésitais à me poser entre la terrasse vide de Sénéquier et le Café de Paris, où l'on allumait les percolateurs pour les hommes qui rentraient de la pêche.

Je retrouvais Paris puisque Paul Vialar était présent, entre un pyrogène et un encrier maculé ; déjà il écrivait vaillamment.

— Vous aussi, vous n'avez pas pu dormir ? Saint-Tropez devient impossible avec le tapageur de Palmyre et tous ces peintres de Montparnasse. Je me demande quand ils trouvent le temps de travailler ? J'attends un ami qui vient de Saint-Mandrier à bord d'une tartane, il passera la journée avec moi, et repartira ce soir avec un lesteur pour Vintimille.

Le soleil se levait derrière l'Estérel, une tartane (1) tourna autour de la jetée, ses voiles s'affaissèrent, sur l'eau pure et sans rides du port le navire peint de bleu céleste et de corail glissa vers le quai.

Paul Vialar tenait alors boutique de poésie au Café de Paris. Il m'invita à partager son petit déjeuner.

J'observais ironiquement Vialar qui, parmi les lesteurs de la tartane, semblait un capitaine de la grande aventure au milieu des corsaires. L'homme qu'il attendait, c'était Jacques Schiffrin, le créateur de la bibliothèque de la Pléiade.

— C'est toute une expédition pour aller de l'autre côté du golfe, à Beauvallon, et pourtant j'ai promis à Paul Cézaldy que nous irions le saluer à l'heure du thé.

— A bord de son canot Chrysler, monsieur Lemestre vous y amènera en un quart d'heure.

J'étais inquiet, nous étions aux prémices de l'été, je voulais interviewer Paul Signac et ne l'avais pas prévenu de ma visite. Il était alors, bien avant Colette et Segonzac, le maître incontesté du pays.

C'était un rouleur d'océans. En 1892, parti de Roscoff pour le tour du monde à bord de son bateau l'*Olympia*, hommage à Manet, il avait abordé à Saint-Tropez, havre de grâce qu'il ne quittait plus que l'hiver pour son atelier de la rue de l'Abbaye, à l'ombre du clocher de Saint-Germain-des-Prés. En somme, il faisait profession de précurseur.

Il importa, dans le petit port aux tartanes, la pipe en terre et le blouson rouge des pêcheurs bretons, et dans ses tableaux procéda au mariage du ciel et de la mer au moyen de confetti de couleurs.

Les Tropéziens l'appelèrent vite « Monsieur le Présiding ». Il le méritait, nautonnier des Indépendants, doux et entêté, ce fut sans doute lui, anar résolu, qui décida que ce Salon aurait pour slogan : *ni jury ni récompenses*.

Je trouvai la maison du peintre en longeant des murs peints par le soleil qui sentaient le miel chaud du nougat au fond d'un jardin de figuiers.

Avec sa barbiche à l'impériale, sa lavallière et son chapeau jaune. Van Gogh, il avait l'air d'un photographe en vacances. Les ans sur son visage et sur ses mains, en taches rousses et bleues, faisaient du pointillisme.

C'est ce jour-là que le vieux mousquetaire du divisionnisme m'a dit :

— Quand je pense que durant de nombreuses années j'ai accroché à la cimaise du Salon des Indépendants des chefs-d'œuvre de Cézanne... et que je ne m'en étais pas aperçu !

Ce fut aussi lors de cette rencontre qu'il me parla d'un grand projet dont l'idée me sembla saugrenue : la création à Saint-Tropez d'une galerie de peinture moderne.

Pourquoi, et pour qui, mon Dieu ? Mais le problème était posé.

Rendons cette justice à saint Tropez, patron de la bravade et de ses guignols à tromblons, on n'y trouvait alors ni coffrets à bijoux en coquillages, ni baigneuses de porcelaine, ni bateaux-souvenirs en bouteille.

Signac et Person attirèrent leurs compagnons : Maximilien Luce, Théo Van Rysselberghe, l'ami d'André Gide, Henri Cros, Camoin, Lucie Cousturier, — Bonnard et Matisse n'y faisaient que de courtes apparitions — plus tard Segonzac et Luc Albert Moreau, Kisling et Launois s'y implantèrent pour de longues vacances laborieuses.

Son œuvre d'art, la statue du bailli de Suffren dominait cette ville mauresque, au milieu de la foire aux puces de mer. Mais le passé n'est pittoresque que pour ceux qui l'ont vécu.

Un homme a changé en statues d'illustres peintres contemporains en les enfermant dans un musée. Il faudrait de temps à autre exposer leurs toiles en plein air, sur le port. La brise du large ferait revivre les unes, les plus faibles pâliraient comme des fantômes.

(1) Il existait jusqu'en 1940 une centaine de tartanes (ou lesteurs) à Saint-Tropez, et aussi sept villas des Fleurs ou cafés des Roses, le tout des plus pittoresques.

Entrons dans la lumière d'aquarium de cette pinacothèque.

La symphonie commence, laquelle fut orchestrée par un grand maestro : Georges Grammont.

Cet homme fait de calculs, de préméditation, de barèmes, de statistiques, révèle ici son secret.

La Chapelle de Notre-Dame de l'Annonciade, érigée vers l'an 1500 par la confrérie des Pénitents blancs pour le rachat des pauvres esclaves et détenus par les infidèles, emmenés sur la terre africaine au cours des razzias effectuées par les Mauresques et les pirates algériens, n'était guère mieux qu'une ruine, servant de magasin, dépôt d'ancres rouillées et de voiles déchirées.

Grâce à l'autorité de Georges Grammont, grand capitaine d'industrie, à ses relations politiques et à la puissance de sa fortune, allait surgir, de ces ruines, le plus pur monument consacré à l'art pictural français de 1890 à 1930 environ, véritable succursale provençale du Musée d'Art moderne. Dès l'édification des plans de construction, Grammont, qui était un spécialiste en questions électriques, conçut l'admirable éclairage par plafond qui donne aux œuvres exposées une incomparable valeur.

Le célèbre architecte Sue et l'incomparable ferronnier Subes (qui refit trois fois la rampe de l'escalier pour obtenir une perfection formelle) ne cessent de l'aider de leurs conseils.

Un musée est un spectacle où s'ordonnent les sensations, et pour les initiés, où l'on chuchote, où l'on se décante. Il n'est plus vrai que ce soient les tableaux qui entendent les pires sottises. A la sortie, les visiteurs ont un sourire repu et clandestin, c'est la preuve de la communion, de la pariade. On emporte du bonheur.

Le 10 juillet 1955 eut lieu l'inauguration du Musée de l'Annonciade, dû à Georges Grammont, qui disparaissait en janvier 1956, ayant vécu les heures enthousiastes de la consécration de son œuvre.

L'impression heureuse dont est saisi tout visiteur du musée est due immédiatement à la qualité de la lumière, venue de haut, lumière artificielle savamment dosée par un maître des artifices de l'électricité. Grammont avait disposé dans les plinthes et les anciennes architectures de la chapelle tout un réseau de tubes dont les lueurs tombent en une fine brise sur les tableaux placés au-dessous des dalles formant filtres et écrans. C'est de cette façon que l'éclairage est ordonné et réglé, pour le rez-de-chaussée ; au premier étage l'éclairage indirect rend, relativement, le même service, sans toutefois en assurer les mêmes constantes.

La centaine de tableaux exposés au Musée de l'Annonciade permet de suivre, grâce à leur qualité, l'évolution de la peinture, depuis les recherches du pointillisme et du divisionnisme, jusqu'à l'inventaire des acquisitions définitives des fauves et des intimistes.

Un petit Seurat, placé à l'entresol, représente seul l'ancêtre de la plupart des œuvres disposées sur les cimaises de la salle d'entrée, consacrée aux pointillistes, Sicard occupant le centre du panneau, comme il est au centre de nos inquiétudes touchant cette conception technique qui mérite, et permet dans ce musée, d'en estimer l'importance.

Dès que l'on a franchi la grille d'entrée, travail incomparable de force et de légèreté de Subes, on est attiré par les ombres violettes d'un *Port de Saint-Tropez*, par Signac.

Après une récente visite, j'ai voulu contrôler, par des avis qui pouvaient être différents des miens, ma première impression renouvelée d'expériences antérieures. Je priais deux amis, deux témoins comme pour une rencontre sévère, de me transmettre leurs impressions, non pour moi-même, mais pour ceux qui me lisent, et je crois avoir fait un choix heureux en la personne d'un grand collectionneur comme le docteur Ducroquet — lequel fut souvent convié au micro de *L'Art et la Vie*, par Georges Charensol, et de Tony Aubin, qui pour être le grand musicien que l'on connaît, chargé d'une classe de composition au Conservatoire de Paris, est de plus un amateur ultra-sensible de la peinture, tous deux compétences reconnues de l'histoire de l'art.

A l'exception de quelques toiles que je désignerai, la plupart des tableaux pointillistes nous apparurent d'une singulière loyauté d'exécution, c'est-à-dire, traduisant scrupuleusement la volonté de leurs auteurs d'appliquer une théorie.

On sait que pour recomposer le phénomène visuel dans sa totalité, le pointillisme ou divisionnisme consacré par Cross, Seurat et Signac, exige du spectateur d'en saisir l'effet à bonne distance, l'œil fondant les innombrables taches disposées par le pinceau.

Il est possible que lorsqu'on a vécu longtemps dans l'intimité des œuvres on éprouve à leur contact une impression toute différente de celle née dans l'enthousiasme d'une première révélation. Notre enthousiasme d'autrefois ne se complaît plus à cette vision coloriée qui se contentait de ces sortes de devoirs de vacances, commencés dans la lumière extérieure (de Saint-Tropez, pour Signac, du Lavandou pour Théo van Rysselberghe, et plus encore, hélas ! de Londres, pour Derain, dont trois tableaux se révèlent, exceptionnellement ici, soumis à la technique pointilliste).

L'un de mes compagnons déclare : « C'est du tricot, de l'ouvrage de dames », tandis que l'autre surenchérit : « C'est fait au point de croix, c'est de la tapisserie ». Il semble que le violet — cette teinte antipicturale et que parvient seul à employer parfois avec bonheur Matisse en la juxtaposant au vert émeraude ou Véronèse — venu en abondance sous les pinceaux des divisionnistes en ait asséché l'inspiration ; en un mot, le procédé, devenant volontaire et visible, donne à ces œuvres un aspect scolaire et antinaturel. Et d'autant plus visible que les admirables aquarelles de Signac, que je ne saurais trop engager à considérer longuement, sont ici présentes pour révéler la maîtrise et la sensibilité de leur auteur.

Au risque de paraître injuste, je dirai tout d'abord que lorsque m'échoit l'honneur de faire visiter une collection ou un musée à des amis, je tente de les entraîner vers des œuvres capitales qui déterminent leur enthousiasme. Nous passons donc rapidement devant les toiles, très honorables, de Lucie Cousturier, de Person (qui eut beaucoup d'influence sur Grammont), H. E. Cross, longtemps considéré comme le pur théoricien de l'esthétique divisionniste, de Maximilien Luce, Valtat et Manguin, pour retenir au passage l'heureux résultat obtenu par Jean Puy, avec un *Marché à Sanary* qui m'apparaît comme méritant une place qui lui est encore mesurée dans l'histoire de l'art pictural contemporain.

Placés aux frontières de l'impressionnisme et du divisionnisme, Jean Puy et Camoin (dont nous trouverons les œuvres au premier étage), ayant assimilé et « digéré » ces concepts, ne se servent plus du procédé mais en tirent les bénéfices soumis à la lumière qui inonde leurs toiles.

Au cours du vernissage d'une exposition consacrée aux peintres de la Méditerranée, à Monaco, S.A.S. le prince Rainier me confia cette observation pertinente devant des tableaux de Lacroix de Marseille, de Loubon, de Grésy, de Monticelli et aussi d'impressionnistes ayant pris pour sujets les rochers, les pinèdes, les ports de la Côte : « Il est curieux de constater combien ces rivages heureux et baignés de la plus belle lumière du monde furent traduits avec mélancolie par la plupart des artistes. » Je souhaite d'effectuer en Sa haute compagnie une visite du musée de l'Annonciade pour lui montrer combien Jean Puy, Camoin — sans parler de Monet et de Renoir, absents du musée de Saint-Tropez — ont saisi et transcrit la lumière méditerranéenne dans sa gloire.

Par quel miracle est venu s'échouer, sur ce port bienheureux, une des toiles maîtresses de Kess van Dongen : la *Femme à la balustrade* ? Sa sensualité tranquille (voir l'effet blanc de nudité du bras), la distinction de la main négligemment jetée sur le noir de la rampe, et ce visage d'Andalouse qui ne serait qu'un masque sans la transition et le passage du bleu qui entoure le visage font songer, tant cette virtuosité fait penser à certaines figures de Velasquez, que le Hollandais est, malgré l'importance qui lui est mesurée, un des maîtres incontestables de la peinture contemporaine.

Je n'en voudrais comme preuve que cette virtuosité (qu'on lui a tant reprochée) de faire surgir, en trois coups de la brosse, l'éclat et la réalité du bijou, la bague qui orne la main, et lui donne une suprême élégance, son luxe, et qualifie le personnage en sa gracieuse fonction sociale.

Dans la salle du fond, une *Vénus* de Maillol, à peine plus dénudée que les demoiselles estivantes, révèle le souci du vieux sculpteur de glorifier une certaine beauté ancillaire à laquelle il était sensible.

Les Derain, au nombre de trois : *Pont sur la Tamise, Westminster, Soleil sur l'eau* (peints durant le voyage que l'ami de Vlaminck fit en 1905 et en sa compagnie à Londres), sont propres à étonner les plus passionnés admirateurs du maître, mais bien utiles pour comprendre les scrupules et les hésitations d'un grand artiste en perpétuel état d'inquiétude et de renouvellement. Enfin laissons aux esthètes le soin de discuter, sinon justifier, les deux étonnants Matisse, et surtout *La Gitane*, seins verts, visage de boue verte d'un côté, de boue ocre de l'autre, et rappelons que cette terrible toile, peinte en 1905, eut une influence considérable sur les jeunes Allemands Pechstein, Franz Marc et Rudolf Levy, lequel devait être par la suite le massier de l'académie Matisse.

C'est par deux œuvres de Rouault que l'on est accueilli au premier étage : *La Pauvre famille* (1910) et *Paysage biblique* (1935) où l'on observera la transformation psychologique — et technique — de ce créateur qui, dans l'une, se sert d'un cloisonné de vitrail, et dans l'autre de toutes les richesses des pierres précieuses dont il a doté la surface de ses tableaux durant les années récentes, retour à Gustave Moreau de son élève favori.

L'enchantement commence avec un *Nu à la cheminée* de Bonnard. L'antiacadémisme règne grâce à ce corps qui ne doit rien au canon esthétique traditionnel, dont toutes les courbes sont « réinventées » dans les nacres les plus sensibles, tandis que le visage reflété par le miroir révèle la puissance de Marie Bonnard, modèle favori, vision poursuivie et sans cesse renouvelée par la tendresse d'un pinceau ultra-sensible.

Curieusement placés et comme pour en dissimuler les mérites, triomphent deux Vlaminck de l'année 1906. Les vermillons, cobalts, chromes éclaboussent les toiles de leurs couleurs pures, sortant du tube comme chez Van Gogh. Par quel miracle se sont conservés à l'état naissant ces couleurs, sans doute vulgaires « tubes de décoration », alors que tant de peintures contemporaines, et de grands peintres, pénètrent et s'effacent dans le canevas et la toile des châssis ? Cela donne à réfléchir sur la technique. « Degas me confiait un jour, m'a dit Suzanne Valadon : on ne peint jamais assez violent et avec la couleur pure. » Un *Bouquet* de Valadon placé dans la salle suivante confirme l'autorité du maître.

Parvenons enfin à deux salles prestigieuses.

Jamais Marquet ne s'est révélé avec autant de distinction, Segonzac avec plus de puissance et Vuillard plus de sensibilité que dans les œuvres qu'il nous reste à contempler. Segonzac : on sait la part qui lui revient dans la conception et l'organisation du musée de l'Annonciade, on sait aussi qu'il a choisi Saint-Tropez comme lieu d'élection et de méditation.

Ses aquarelles révèlent les aspects infinis, suivant les saisons, de cette *baie de Saint-Tropez* et son sublime site prédestiné aux artistes. Sa patte magistrale, sa violence contenue par une discipline propre à la grande aristocratie qui est la sienne, sa science du dessin qui en fait l'incontestable et incomparable maître de la gravure contemporaine, tous ses dons sont concentrés en quatre œuvres inoubliables.

A cette puissance, voici que s'opposent la douceur, la poésie méticuleuse et précieuse de Vuillard. De l'atmosphère d'un pauvre appartement parisien, de sa lumière disputée à l'ombre, de la modestie des acteurs, de la modestie des sujets : *Intérieur aux deux chaises*, *Femmes sous la lampe* et surtout *La Soupe*, avec la petite fille attentive et la grand-mère recueillie comme pour un sacerdoce, dans ces nuances dorées piquées de bleus céruléens, parvenir par une sorte de miracle au milieu de ces intérieurs *où tout est laid* à une telle vision céleste, appartient au sublime de l'art de l'observation et de la pensée appliquée.

Enfin voici Marquet, tel que l'esprit nous le livre. Il est en sa gloire. *Sur le port de Marseille, à l'aube*, à l'heure où les rares pêcheurs vont relever les filets, une barque glisse dans le silence et les brouillards du petit matin. Notre-Dame-de-la-Garde veille, la ville torride et bruyante n'est pas éveillée. Une buée impressionniste, une réalité sublime à la Verlaine règne ici, et dans le *Port de Sète*, plus volontaire, plus réaliste, mais avec des certitudes exceptionnelles d'un métier possédé au point que technique et sentiment, couleurs et dessins se conjuguent *pour des symphonies incomparables*.

L'émotion s'épuise : il nous faut cependant nous recueillir devant un Utrillo de Corse et un Montmagny exceptionnels, retrouver la lumière réelle de Saint-Tropez dans la *Place des Lices* de Camoin, où est traduit le plaisir du jeu de boules, où malgré le « côté anecdotique » se révèle l'autorité de la peinture française.

Aux nudités de Maillol, juxtaposons les deux visages, par Despiau, de *Mme André Derain*, et surtout de *Mme Othon Friesz*. Dans ce dernier portrait sculpté, auquel on ne peut comparer que ceux de Houdon, toute la grandeur et la mélancolie d'une race qui s'épuisent résident avec une sorte de lumière intérieure qui vivifie le bronze. Perte irréparable du cher et doux Despiau, sublime sculpteur de masques.

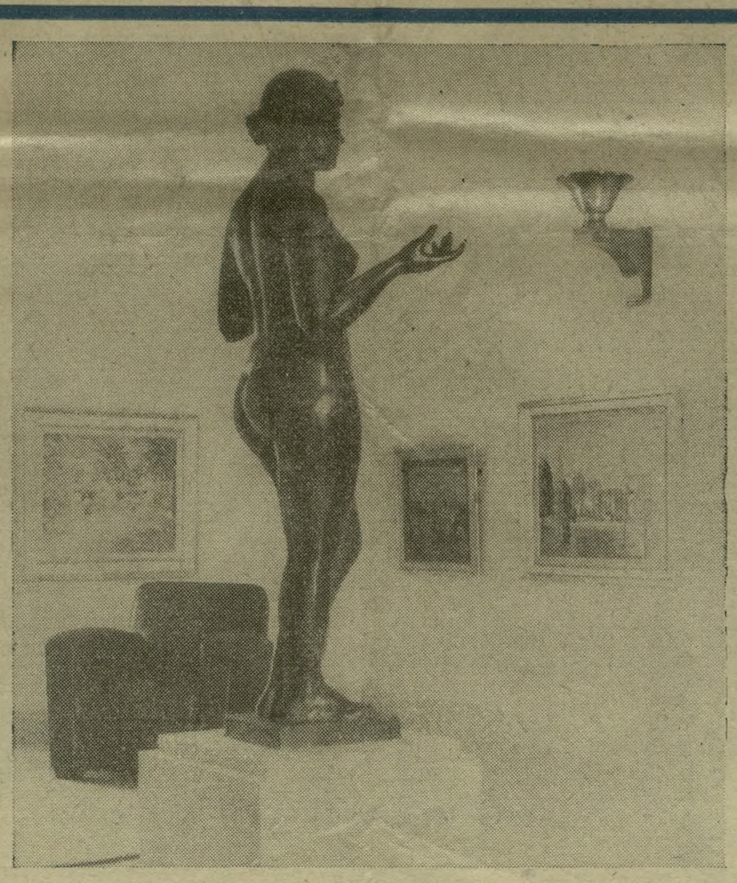
Et puis, vous répéterez comme nous l'avons fait, Ducroquet, Tony Aubin et moi, que le plus beau tableau est celui que l'on découvre de la petite terrasse qui domine le musée, fenêtre ouverte sur le port, les voiliers, les yachts, les terrasses multicolores, les monts des Maures au fond, le grand ciel de Provence...

Pour honorer ces chefs-d'œuvre de l'art français, il reste une œuvre à entreprendre, une œuvre de destruction : obtenir des pouvoirs publics d'exproprier et faire disparaître du quai et des alentours du musée les hangars, les constructions sordides... et inutiles qui encombrent et polluent les environs immédiats de ce joyau de Musée de l'Annonciade.

On ferme, dit la voix de Mme Roussel, gardienne de ce haut lieu de pointure.

Le soleil qui disparaît nous ferait accueillir à la porte par un Turner si nous n'assistions à l'éveil de ce que Philippe Bouvard nomme le petit peuple hirsute et crasseux : faux marins, faux artistes, fausses ingénues issus des pages d'une série combien noire, et qu'on ferait bien rire si on leur disait qu'il existe à Saint-Tropez le palais des Merveilles du Musée de l'Annonciade.

Florent FELS.



Cette « Nymphe » de Maillol décore une des salles du musée de l'Annonciade, dont on voit, sur notre autre cliché, l'étage inférieur

Lisez tous les jours
Le Quotidien Indépendant
Le Quotidien de l'Elite
COMBAT
LE JOURNAL DE PARIS
Toutes les nouvelles, toutes les informations et, tous les jours :
- la page des spectacles avec T. MAULNIER, M. CAPRON, R. - M. ARLAUD, D. MAGGIE, M. SCHNEIDER, J. HAMON.
- la page de la vie parisienne avec Alain BOSQUET, H. JUIN, G. VENAISSIN, A. BERRY, S. MONTIGNY, LEBRETON-GRANDMAISON, P. DE BOISDEFFRE.
- deux pages d'informations politiques et économiques,

et ses pages quotidiennes spéciales :
Lundi : ARTS
Mardi : AUTO-TOURISME
Mercredi : JEUNESSE
Jeudi : LETTRES
Vendredi : MODE - RADIO
Samedi : ECONOMIE et OUTRE-MER
LISEZ TOUS LES JOURS :
COMBAT
LE JOURNAL DE PARIS